



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### MODES.

LES bals de l'Opéra, piquans de déguisemens, de danses étrangères, de contrastes dans tous les mondes et toutes les sociétés qui s'y trouvent réunis, devaient répandre sur cet hiver un attrait neuf encore dans nos plaisirs de Paris. Nous avions déjà vu beaucoup de ces saturnales nocturnes où, pendant les gaies nuits du carnaval, la salle de l'Opéra prêtait son dôme brillant aux milliers de dominos féminins qui venaient se mêler à d'autres milliers d'hommes curieux d'intrigues ou de bruyantes cohues. Mais ce qu'il nous restait à connaître, c'étaient ces danses pittoresques et ces danseuses méridionales importées comme par magie au milieu de nos figures françaises. Aussi tous veulent voir ce curieux spectacle, et les mœurs les plus sévères cèdent à l'entraînement de ce nouveau caprice. Les loges de l'Opéra, pendant les bals masqués, nous

offrent aujourd'hui l'élite de nos femmes, soit en costumes de ville, soit déguisées sous d'élégans dominos, soit enfin ne portant, pour dissimuler leur présence, qu'un petit masque de satin avec une barbe de blonde. Il y a beaucoup de coquetterie dans cette dernière recherche. La bouche, le menton, le contour des joues apparaissent charmans à travers ce réseau blanc ou noir, qui voltige et se replie capricieusement sur sa figure. C'est en sortant de grandes soirées que beaucoup de femmes du *grand monde* viennent faire un tour à l'Opéra, et y montrent de leur côté toute l'élégance de leur parure de salon. Une fleur défraîchie, un ruban fané, un teint altéré même, peuvent encore venir s'exposer dans ces raouts publics où la curiosité est le sentiment qui domine. Au dernier bal, M<sup>mes</sup> L... et C... n'ont point dédaigné montrer les plus beaux costumes de nos modes actuelles, et d'autres femmes, non moins élégantes, ont suivi leur



exemple. Il faut convenir que, de quelque côté que la mode se saisisse, on trouve une immense progression dans le luxe. Les étoffes sont lourdes, mais riches de broderies et de superbes impressions. Des bouquets de diverses nuances, brochés sur de magnifiques tissus, sont le type du bon goût, et l'on peut dire de la fortune, car il faut compter de vingt à trente louis pour se procurer l'étoffe des plus belles de ces robes.

— C'est une mode décidément prise que celle des robes ouvertes, soit sur le devant, le côté, ou en tablier, c'est-à-dire des deux côtés, et rapprochées par des nœuds ou des agrafes assez éloignés pour laisser bien voir le jupon de dessous. Lorsque la robe est seulement ouverte au milieu et s'élargit comme une redingote, la plus grande élégance est dans le jupon de dessous. On en fait en satin blanc, en moire blanche brodée, et même en blonde. Ces derniers sont les plus riches, sans contredit. M. Violard \* y a approprié un genre tout particulier et qui doit avoir beaucoup de succès. Ce sont des lés de blonde ayant des dessins formant échelle depuis la ceinture jusqu'au bas, ou, si l'on veut, ayant l'aspect d'un tablier, qui, ainsi placé sous une robe ouverte, est d'un effet charmant; le reste du jupon est en fausse blonde unie.

— Les manches se font à double et quelquefois même à triple sabot; les plis de l'étoffe, assez fermes et volumineux par eux-mêmes, les soutiennent graduellement; entre chaque sabot, on met souvent une blonde qui, retombant sur la blonde de dessous, forme une double manchette qui se trouve en harmonie avec la mantille. Les mantilles sont toujours très à la mode.

— Les gazes brochées s'emploient pour robes de bal, et se font aussi très-souvent ouvertes sur le côté, et agrafées par des bouquets de fleurs, ou des nœuds, ou des camées. Nous en avons vu une en gaze blanche, à colonnes riches, ouverte en

tablier, et fermée des deux côtés par des nœuds de ruban en gaze d'argent, frangée aux bouts; ces bouts retombaient jusqu'à la tête du nœud qui se trouvait dessous, et se prolongeant ainsi marquaient le tablier d'une manière très-gracieuse. Le corsage était drapé en pointe sur le devant, et sur les manches étaient des rubans d'argent dont les bouts flottaient. Les draperies du dos étaient retenues par un nœud semblable. Pour coiffure, avec cette jolie robe, deux plumes blanches panachées en rose.

— Une robe de la même disposition, mais plus simple, était en crêpe blanc, retenue par des roses trémières.

— Une autre robe d'un genre plus original était aussi ornée, sur le devant du jupon, d'une espèce d'échelle formée par des tresses de ruban placées à une main de distance et terminées à chaque bout par un nœud. Les manches étaient couvertes de nœuds de ruban placés dans les crevés, et le corsage avait la pointe du devant marquée par deux rangs de nœuds qui s'élargissaient en cœur depuis le bas de la taille jusque sur les épaules. Toutes les draperies du corsage fixées par des nœuds. Une coiffure formée par deux tresses de cheveux descendant en demi-cercle sur les joues. Au milieu de ces tresses, un nœud de chaque côté; et dans les tresses, qui formaient un chou derrière la tête, divers nœuds semés irrégulièrement. Ces rubans étaient en dessins chinés de plusieurs couleurs, dans le genre le plus ancien.

— On voit de très-belles robes en satin grenat ou marron, broché soie et or. On y adapte au lieu de ceinture des cordelières d'or.

— Pour robes négligées ou demi-toilettes, on emploie beaucoup de satin d'Alger. Ces robes se garnissent souvent en blonde noire.

— On fait aussi beaucoup de robes en étoffes de soie, satin, diamantine, etc., qui sont ouvertes sur un jupon de la même

\* Rue Choiseul, n° 2 bis.



éttoffe. Comme deuil, nous avons vu une de ces robes en gros de Tours uni, gris-perle, garnie tout autour d'une dentelle noire, au bas du jupon un volant de dentelle assortie à la garniture de la robe de dessus. Le corsage à pointe; mitaines noires; coiffure en cheveux ornée d'une aigrette de héron noir.

— Les petits bonnets en blonde deviennent de plus en plus légers et de nuances délicates; les rubans et fleurs sont de *rosé tendre*, de *bleu azuré*; les fleurs couleur de chair sont surtout recherchées.

— Les turbans soutiennent leur majorité sur toutes les coiffures.

## SOUFFRANCES

### DANS UNE ILE DÉSERTÉ.

Un bâtiment anglais occupé à la pêche de la baleine, dans la mer du Sud, vint relâcher pour faire de l'eau et du bois aux Gallapagos, groupe d'îles situé à une centaine de lieues marines des côtes du Pérou. Il y trouve un brick américain arrivé depuis deux ou trois jours pour le même objet. Aussitôt qu'il eut jeté l'ancre, on envoya un canot à terre, avec une portion de son équipage et des barriques. L'eau n'ayant pas été trouvée bonne en cet endroit, les marins débarqués se partagèrent en deux bandes, dont l'une devait parcourir la côte, l'autre les bois pour tâcher de découvrir quelque source vive. Parmi ces derniers était un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans, nommé John Bard; tout en cherchant une fontaine, il s'était mis à courir après quelques gros oiseaux dont le vol pesant et peu étendu lui faisait espérer de les joindre et les abattre à coups de bâton. Vingt fois il se crut sur le point de saisir sa proie, vingt fois elle lui échappa. Après avoir bien couru, il arrivait hors d'haleine, tout près

de ces maudits oiseaux, et levait le bras pour frapper; soudain la bête s'envolait, et c'était à recommencer.

Deux heures s'écoulèrent ainsi; mais le jeune marin, emporté par l'ardeur de la chasse, n'avait pas plus mesuré le tems que l'espace, et s'était avancé assez loin dans l'épaisseur du bois. Lorsqu'il eut reconnu l'impossibilité d'atteindre le gibier à la poursuite duquel il s'était imprudemment engagé, il songea à regagner l'endroit où le canot avait pris terre. Il suivit la direction qu'il imaginait devoir l'y conduire; mais au lieu de se rapprocher de la côte, il s'en écartait de plus en plus, et quand vint le soir, il était complètement égaré. L'île étant fort petite, il n'en conçut pas une bien grande inquiétude, et prit assez gaîment le parti de passer la nuit où il se trouvait, ne doutant pas que le lendemain il ne lui devînt facile de rejoindre son navire. Après s'être désaltéré à une source voisine, il grimpa sur un arbre touffu, s'y établit du mieux qu'il lui fut possible, et, malgré les cris lugubres et retentissans des oiseaux nocturnes qui volaient par centaines autour de son arbre, et venaient même s'y percher, la fatigue l'ayant disposé au sommeil, ses yeux se fermèrent, et il dormit profondément jusqu'au point du jour.

A son réveil, il se mit en marche, ayant fort à cœur de sortir du bois, car la faim commençait à le tourmenter; il chemina pendant plusieurs heures, sans savoir la route qu'il avait tenue, à cause des nombreux détours auxquels l'obligeait la rencontre des massifs d'arbustes et de lianes, au travers desquels le passage était impraticable. De tems en tems il s'arrêtait pour prêter l'oreille, afin d'entendre le coup de canon de partance qui devait lui servir de signal et de guide; puis il se mettait à crier de toute la force de ses poulmons, pour avertir les gens qu'on pouvait avoir envoyés à sa recherche. Las d'errer de la sorte sans succès, il monta à la cime d'un arbre très-élevé,



mais il ne put découvrir la mer, et n'aperçut tout autour de lui que des collines boisées qui bornaient sa vue. La faim le força d'interrompre sa marche et de s'occuper à chercher des moyens de subsistance. Il se mit en quête, armé d'un gros bâton, espérant surprendre quelque animal pour le tuer et le manger. C'était la seule ressource qui lui restait, les arbres dont il était environné ne portant aucune espèce de fruit. Ses recherches furent vaines. Il ne rencontra qu'un énorme serpent qu'il assomma, mais dont il n'osa faire sa nourriture.

Il passa la seconde journée dans cette affreuse situation, la nuit vint en redoubler l'horreur : bien que les îles Gallapagos soient situées sous l'équateur, leur climat n'est pas brûlant comme dans la plupart des contrées de la zone torride. La chaleur y est douce et agréable dans le milieu du jour, mais les matinées et les soirées sont assez fraîches et les nuits encore plus. Bard se trouva conséquemment avoir à lutter en même tems contre la faim et le froid ; d'un autre côté, la rencontre qu'il avait faite en plein jour d'un serpent lui faisait appréhender d'être mordu par ces reptiles pendant la nuit ; il coucha encore sur un arbre, dont quelques feuilles firent son souper, mais il ne put dormir : le découragement avait commencé à s'emparer de son esprit, la crainte que son navire ne partît sans lui le tourmentait, et il se voyait perdu sans ressources si cela arrivait, comme il ne paraissait que trop probable.

Le lendemain matin, il quitta son arbre, résolu de marcher autant que possible en ligne droite jusqu'à ce qu'il fût parvenu au bord de la mer d'un côté quelconque de l'île ; mais il était bien faible, et près de succomber d'inanition. A peine avait-il fait quelques pas qu'il aperçut un gros hibou perché sur une branche à peu de distance de terre ; il s'en approcha avec précaution, et l'abattit d'un coup de bâton. Il se procura ainsi un déjeuner, mais

quel déjeuner qu'un hibou mangé tout cru ! La chair de cet oiseau était d'une amertume presque insupportable, mais la faim fait surmonter tous les dégoûts, et ce triste repas lui rendit quelques forces. En vain il marcha tout le long du jour, le soir le trouva au milieu des bois, la fatigue et le besoin l'avaient exténué ; il lui prit un frisson, et bientôt la fièvre se déclara accompagnée de transports au cerveau. Cependant une lueur d'espoir vint le soutenir : il était arrivé au pied d'une montagne assez élevée qu'il comptait gravir le lendemain, et d'où il se flattait de pouvoir découvrir la mer.

La nuit était sombre et pluvieuse ; le pauvre matelot s'installa sur un arbre dont le feuillage épais semblait devoir lui offrir un peu d'abri contre la pluie ; il dormit bien cette nuit, mais quand il s'éveilla, il était d'une faiblesse extrême, et mouillé jusqu'aux os. Dans la matinée, le tems s'éclaircit, le soleil réchauffa les membres du malheureux Bard, et il entreprit de gravir la montagne. Les forces lui manquaient à chaque pas, cependant après des efforts inouïs, il parvint au terme si désiré. On peut se figurer sa joie en apercevant la vaste étendue de l'Océan à une assez courte distance de la montagne, l'anse même où il avait débarqué. Cette joie ne fut pas de longue durée, et elle fit place au désespoir, quand il reconnut que son navire avait quitté l'île, et que le brick américain déployait ses voiles pour partir à son tour. Il n'avait qu'environ une lieue à faire pour atteindre le bord de la mer ; mais outre qu'il courait le risque de s'égarer encore dans ce court trajet, il craignait de ne pouvoir parvenir au rivage avant que le brick s'en fût éloigné assez pour que l'équipage ne pût voir ses signaux ni entendre ses cris. Néanmoins il ne voulut pas laisser échapper la dernière chance de salut qui semblait lui rester. Il s'élança comme un fou et descendit la montagne moitié courant, moitié roulant, parmi les broussailles et



les rochers dont il fut pitoyablement déchiré et meurtri. Au bout de deux heures de la marche la plus pénible, il arriva sur le bord de la mer. Hélas ! il était trop tard, et déjà les voiles du brick américain n'apparaissaient plus que comme une tache blanche à l'horizon.

C'en était donc fait ! tout espoir devait l'abandonner, et une île déserte allait, dans peu de jours, devenir son tombeau ! Quoique naturellement doué d'un caractère ferme, il ne put résister à cette horrible idée, il tomba sur le sable, dans un accès de frénésie impossible à décrire ; et à de violentes convulsions succédèrent une stupeur et un épuisement complets. Il demeura plusieurs heures dans cet état : la faim vint l'en arracher ; il se traîna en rampant sur la grève, pour y chercher quelques coquillages ; mais n'en ayant pas trouvé, il se vit réduit à manger de l'herbe. Le soir il alla chercher un abri dans le bois, et le lendemain, dès qu'il fut jour, il retourna du côté de la mer pour tâcher de se procurer quelque subsistance. En s'avancant vers la plage, il aperçut un certain nombre de phoques qui étaient sortis de l'eau ; il réussit à en tuer un à coups de bâton, et le dévora avec avidité. Il recommença à parcourir le rivage pour y chercher quelque nourriture ; un heureux hasard lui fit rencontrer une tortue, il l'eut bientôt expédiée, et il sentit ses forces renaître.

Mais un tel régime ne pouvait assurer l'existence de cet infortuné, il dépérissait graduellement, et comme il n'avait pour ainsi dire pas de chance d'être délivré, tous ses efforts ne pouvaient tendre qu'à prolonger son agonie ; mais l'instinct de la conservation, si fort chez les êtres vivans, l'est d'autant plus chez l'homme, qu'il est rare que l'espérance l'abandonne même sur le bord de la tombe ; Bard en offrit un exemple. Il était plus d'une fois tombé dans un découragement absolu ; alors il invoquait la mort, et las de l'invoquer en vain, il saisissait son

couteau pour mettre tout d'un coup fin à ses souffrances ; mais une puissance secrète venait arrêter son bras, une lueur d'espoir rentrait dans son âme, et l'arme fatale échappait de sa main.

Dans les premiers tems, lorsque quelques alimens lui avaient rendu des forces, il quittait le bord de la mer pour aller sur la montagne d'où il avait vu le brick américain faire ses préparatifs de départ. Il y demeurait toute la journée, l'œil fixé sur l'horizon, sans qu'aucune voile se fit apercevoir, et il en descendait le désespoir dans le cœur. Étant devenu trop faible pour se transporter jusque-là, une éminence plus rapprochée de la côte et d'un accès plus facile devint son observatoire. Le vingt-unième jour depuis son abandon, il s'y était rendu avec beaucoup de peine, tant il était exténué, et cet effort lui parut être le dernier qu'il pût faire : il se sentait au terme de la vie, et pourtant il rêvait encore l'arrivée soudaine d'un navire et sa délivrance. Après avoir tenu assez longtemps ses regards arrêtés sur la mer, la fatigue et l'espèce de vertige qui, en pareil cas, saisit l'homme le plus fort et en pleine santé, les lui avait fait détourner. En les reportant de ce côté, il aperçoit dans le lointain un objet dont il ne pouvait discerner la forme. Sa première idée fut que c'était un bâtiment, mais en le considérant attentivement, il lui parut immobile, et il pensa que ce pouvait être un rocher élevé au-dessus de l'eau et que jusqu'alors il n'avait pas observé.

Pour s'en assurer, il planta son bâton en terre, et alla s'asseoir à quelque distance en arrière de cette espèce de jalon par lequel il visa l'objet en question ; il ne tarda pas à reconnaître que cet objet se mouvait, et il en conclut que c'était un navire ; mais ce navire pouvait ne faire que passer devant l'île, et il craignit de le voir, au bout de quelque tems, se perdre à l'horizon. Il redoubla d'attention à l'observer, et le vit grossir peu à peu, indice qu'il approchait ; l'espérance fit



battre son cœur, et il sentit ses forces renaître. Bientôt il devint évident que le bâtiment se dirigeait sur l'île, et Bard se crut sauvé; mais il le vit tout-à-coup virer au large, et cette vue l'attéra. Son désespoir fut au comble. Cependant au bout d'un quart d'heure le navire reprit le bord de terre, et il n'y eut plus à douter qu'il venait relâcher dans l'anse. La joie de l'infortuné marin éclata alors de la manière la plus vive, et se manifesta par des transports qui tenaient de la folie; il sautait et courait çà et là en poussant de grands cris, s'arrêtait tout d'un coup, puis recommençait, chantant, riant et pleurant tour à tour.

L'émotion qu'il en ressentit fut telle qu'il ne put se supporter, et il tomba sans connaissance.

Lorsque le canot eut touché la terre, les marins qui le montaient s'empressèrent de relever le pauvre Bard, qui ne donnait plus aucun signe de vie, et l'on fut obligé de le hisser sur le pont, comme un ballot. Le capitaine et le chirurgien lui prodiguèrent tous les soins possibles. Au bout de quelques jours, Bard se trouva en état de se lever; c'est alors que le capitaine lui apprit qu'ayant rencontré à la mer ce baleinier qui l'avait abandonné, et ayant été informé de son malheur, le désir d'arracher, s'il en était encore tems, un de ses semblables à une mort affreuse, l'avait décidé à s'écarter de sa route pour toucher aux îles Gallapagos.

A l'exemple de la plupart des marins, Bard ne fut point dégoûté du métier de la mer par cette triste aventure, qui nous est racontée par le *Courrier Français*. Il était dernièrement aide-timonnier sur un vaisseau de guerre à Portsmouth.

## LA LAMPE D'ALBATRE.

Such is life!

Lorsque le soir on la suspendit aux triples chaînes d'or qui s'enlaçaient à ses frises d'albâtre, sa lueur douce et pâle, comme celle d'une lune d'automne, se mêlait à des parfums de femme, de délicieux accords, et de poétiques emblèmes. Ses reflets se jouaient, tendres et veloutés, sur des draperies de soie et des tapis de l'Inde. Prêtant à tout de délicates et d'insaisissables nuances, elle planait langoureuse et timide au milieu de ce voluptueux sanctuaire, semblable à un astre de mystère créé pour apparaître à l'heure de la prière des anges, ou des parlars d'amour.

Alors aussi tout était ciel et amour, pour ces deux êtres palpitans de bonheur et d'espoir, dans cette silencieuse retraite qu'éclairait la lampe d'albâtre. Jamais sa lumière ne put tomber sur de plus doux regards, de plus suaves caresses. Jamais ses teintes vaporeuses ne voilèrent de plus pures délices, ne furent témoins de plus touchans aveux. Et jamais sa flamme ne brilla si céleste, qu'alors où ces deux âmes aimantes et si bien confondues jurèrent que celle des deux qui resterait un jour abandonnée ranimerait chaque soir ce feu confident de leurs émotions, et l'entretiendrait comme l'élément d'un religieux souvenir.

Maishélas! advinrent bientôt les entraves de la vie, les passions jalouses, et ces angoisses poignantes qui accompagnent les faiblesses du cœur, et qu'aiguillonnent les désirs. Ce ne furent plus ces discours embrasés, ces délires d'un souffle qui rafraîchit le front, d'une tresse qui se détache sur un cou incliné, d'un sourire qui s'efface sous un baiser de l'âme. Des larmes et des craintes s'entremêlèrent à de furtifs bonheurs. Les plus courtes jouissances tombaient sous l'anathème des



hommes. A l'heure où la lampe d'albâtre suspendait sa clarté, *lui* et *elle* apparaissaient encore, mais leurs plaisirs se dissipaient rapides, comme si le remords se fût placé entre le ciel et eux. Enfin, après une lutte d'ivresses et de douleurs, *lui* sentit son courage s'affaiblir, et s'éloigna. — *Elle* eut la force de rester, et fidèle au vœu de l'amour, elle entretint ce feu sacré qui ne réfléchissait plus qu'une ombre, et ne recevait plus qu'un culte.

Ah ! combien son cœur tressaillit amèrement, lorsqu'après bien des jours d'ennuis et de regrets il revint auprès d'*elle*, et la retrouva seule, dans ce secret asile, éclairé par cette même lampe qui avait tant de fois veillé sur leur mutuel bonheur ! On eût dit que sa clarté ne s'était jamais éteinte ; mais, pâlis dans les langueurs de l'absence, ses rayons semblaient tomber avec tristesse et volupté sur les traits de la femme délaissée par le plaisir. Cette lueur mystique s'arrêtait sur ce triste visage, comme pour y révéler les traces de la souffrance, et y appeler un dernier regard d'amour et de pitié. Mais il n'était plus tems. — Contre les déceptions du cœur, il n'a été donné aux femmes que le courage de se taire et de mourir.

Et peu de tems après, comme si elle eût attendu ce retour pour réunir dans un long adieu toutes les émotions de sa vie, elle entoura de ses deux bras mourans le cou de son ami, et laissant plonger son regard dans le sien, pour y communiquer sa dernière impression, *elle* le remercia des joies dont il avait semé ses peu de jours heureux, lui retraça leur douce intimité, lui tint compte jusque des espérances qu'il n'avait pas remplies, lui rappela ce vœu touchant qu'ils formèrent ensemble sur la lampe d'albâtre, et lui indiquant ce fidèle fanal de leur amour, qui avait toujours brillé par ses soins : « A toi maintenant ! » lui dit-elle. — Sa tête s'inclina, et ses longs cheveux noirs, retombant sur son visage comme un voile de deuil, ne laissèrent point sentir à son ami si le dernier

baiser qu'il voulut ressaisir fut de mort ou d'amour.....

Quelques jours, quelques mois peut-être, après cette heure funeste, une soirée sombre et orageuse déroba la nature sous son noir rideau. Rien n'interrompait le silence des champs. La prière avait abandonné les tombeaux, et les cœurs malheureux croyaient sentir la peine plus pesante. — Cependant il était un lieu où ne pénétraient point ce ciel lugubre ni ces émotions de terreur. Là, tout était empreint de fraîcheur et de riantes images. On y respirait un air embaumé, on s'y reposait sous des rideaux de gaze : les arts en avaient animé les murs par d'érotiques peintures, le goût y répandait en profusion ses délicates recherches, et toutes ces séductions semblaient acquérir une nouvelle magie, par la lueur délicieuse que faisait jaillir une lampe d'albâtre suspendue à un plafond doré.

Minuit venait de sonner à la pendule dont le groupe amoureux retraçait l'imprudent baiser de l'Amour et de Psyché. La porte de l'appartement roula silencieusement sur ses gonds, et une jeune fille, soutenue par sa mère, approcha en tremblant. Elle laissa détacher sa couronne nuptiale, déposa son bouquet de fleurs d'oranger, et voilant sous la dentelle son regard chaste et craintif, reçut la dernière caresse destinée à son front virginal. — A peine quelques minutes s'étaient écoulées, que d'autres pas s'approchèrent d'elle. On la consola par des paroles d'amour ; on l'enivra par des regards d'enchantemens et de désirs. — Et ces mots, ces regards, c'était *lui* qui les accordait tous ; *lui*, sur la tête duquel planait cette lumière qu'il ne craignait point de profaner, et qui, pour éclairer le sacrilège, aurait dû se changer en torche funéraire !

Mais non, la douce lampe d'albâtre n'a point été léguée pour servir la vengeance. — Autour de sa flamme semble errer dans ce moment une vapeur légère, comme si une ame tendre et mélancolique fût des-



cendue de l'éthérée pour venir encore une fois soupirer sur la terre. *Lui* ne s'en aperçoit point : il ne sent point un souffle qui circule froid et frémissant sur sa tête ; il n'entend pas vibrer au fond de son cœur comme un écho plaintif qui gémit un dernier souvenir. Il ne comprend pas qu'il est une grâce céleste qu'il pourrait encore obtenir. Transporté dans son nouvel amour, il s'enivre des beautés de sa jeune fiancée. Ses regards embrassent avec ardeur tant d'attraits que le bonheur lui livre. Il aspire le souffle qui s'exhale d'une bouche timide et brûlante ; ses lèvres délirantes impriment le premier baiser de l'époux... et la lampe s'éteignit.

M<sup>me</sup> Coraly THIÉRY.  
(Extrait du GYMNASÉ LITTÉRAIRE.)

### LES FORBES ET LES GORDONS.

Les Forbes et les Gordons étaient deux races ou clans d'Écosse, continuellement en guerre. En 1551, sir Adam Gordon attaqua le château de Corgarff. Tout y fut mis à feu et à sang, et il y périt vingt-sept personnes de la famille Forbe avec la femme du chef et ses enfants.

Quelque temps après, les principaux chefs des deux clans se réunirent à l'effet de négocier une réconciliation. Ils avaient choisi pour lieu de la conférence la grande salle du vieux château de Drimminor. Après une longue discussion, les différends furent arrangés, et les deux partis se mirent à table, à un banquet que les Forbes avaient préparé. Chacun d'eux avait un Gordon à sa droite. La joie et la bonne harmonie régnaient dans cette réunion où les libations ne furent pas épargnées.

« Maintenant que nos différends sont amicalement terminés, dit Gordon de Huntley au chef assis près de lui, apprenez-nous ce que vous auriez fait s'il en eût été autrement.

— Il y aurait eu du sang, beaucoup de sang, dit lord Forbe, et nous aurions eu le dessus. Voyez comme nous sommes placés, un Forbe à côté d'un Gordon ; je n'aurais eu qu'à faire un signe en caressant ma barbe, et aussitôt les Forbes, tirant chacun son poignard de la main gauche, l'auraient plongé dans le cœur de son voisin de droite. » En parlant ainsi, il passa la main sur sa barbe.

« Grand Dieu ! qu'est-ce ? » s'écria Huntley, car soudain vingt poignards brillèrent à sa vue, et en un instant ils furent plongés dans le sein d'autant de Gordons. Les Forbes avaient constamment tenu les yeux fixés sur leur chef, et s'étaient mépris au mouvement involontaire qu'il fit en racontant l'histoire, et crurent qu'il donnait le signal de mort convenu entre eux.

Les chefs s'entre-regardèrent avec effroi. Enfin lord Forbe dit : « Voilà une tragédie à laquelle nous ne nous attendions guère. Mais ce qui est fait est fait ; le sang qui coule aujourd'hui sur les dalles de Drimminor servira à éteindre le vieil incendie de Corgarff. »

Traduit de l'Anglais, d'Arl.  
30 Novembre.

ERRATUM. — *La Nuance*, article inédit, qui a paru dans notre dernier numéro, est de M<sup>me</sup> la comtesse DE BRADI.

*A ce Numéro est jointe la planche 1033.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.  
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f. Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.  
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.  
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE S<sup>t</sup>-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.





# Modes de Paris.

25. Janvier 1834.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2<sup>1</sup> près le passage de l'Opéra.  
 Robe de Velours. Bonnet en blonde. Mantille en blonde et  
 Bourse en Cachemire des M<sup>rs</sup> de M<sup>me</sup> Sermet, rue Richelieu, 92.

Mess<sup>rs</sup> S & J Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London.

Ayuntamiento de Madrid